

Louise Labé

La rime féminine

*À mes deux jongleurs de mots,  
Solal et Thierry.*

COUVERTURE

Réalisation : Mallory Kwiat

Image de la première de couverture :

Louise Labé, par Pierre Woeiriot de Bouzey, BnF,  
Réserve ED-5 (B)-FOL

LE PHOTOCOPIAGE MET EN DANGER L'ÉQUILIBRE ÉCONOMIQUE  
DES CIRCUITS DU LIVRE.

*Toute reproduction, même partielle, à usage collectif de cet ouvrage est strictement interdite  
sans autorisation de l'éditeur (loi du 11 mars 1957, code de la propriété intellectuelle du  
1<sup>er</sup> juillet 1992).*

© Calype Éditions

[www.calype.fr](http://www.calype.fr)

ISBN : 978-2-494178-13-7

ISSN : en cours

Élise Rajchenbach

**Louise Labé**  
**La rime féminine**

DESTINS

**LE « MYSTÈRE  
LOUISE LABÉ »**

*Baise m'encor, rebaise-moi et baise :  
Donne-m'en un de tes plus savoureux,  
Donne-m'en un de tes plus amoureux :  
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise.*

Ces mots ont plus de 450 ans, tracés par la plume d'une femme, Louise Labé. Les vers de celle qu'on surnomme aussi « La Belle Cordière » touchent celles et ceux qui la lisent par leur fluidité et leur transparence, que la lectrice ou le lecteur actuel, confronté aux textes anciens, ne rencontre pas toujours. On aime à y lire l'expression d'une sincérité vibrante qui met en mots les tourments d'un amour non partagé, de telle sorte que son nom est l'un des rares connus du grand public, pour le XVI<sup>e</sup> siècle. Labé ne saurait toutefois être réduite à ses seuls 24 sonnets amoureux ou à une supposée sincérité biographique.

Née autour de 1520, Louise Labé entremêle les années de sa vie avec celles de la Renaissance lyon-

naise, de son épanouissement aux années sombres du déclin, dans le tourment des guerres de Religion. Son mariage vers 1545 avec un homme issu de son milieu n'empêche pas cette fille d'un cordier probablement illettré d'accéder aux cercles cultivés et de devenir une autrice savante dont les œuvres sont mises au jour par l'un des plus grands imprimeurs de la ville. C'est un parcours surprenant que celui de cette femme du peuple qui s'expose, en même temps que ses écrits, au regard du monde pour énoncer, au XVI<sup>e</sup> siècle, un discours souvent perçu aujourd'hui comme féministe. Dans sa vie comme dans ses écrits, Labé fait preuve d'une autonomie remarquable, qui a certainement contribué à forger sa réputation, celle d'une femme de mauvaise vie.

L'œuvre connue de Louise Labé est mince. Elle se résume à un recueil publié à Lyon en 1555 et sobrement intitulé *Œuvres de Louise Labé Lyonnaise*. L'impression de ce volume unique est un événement en soi, dans un siècle où les textes de femmes demeurent peu diffusés hors d'un groupe restreint et où ils passent rarement sous le plomb de la presse. Bien sûr, des précédents mémorables existent, comme Christine de Pizan (v. 1364-v. 1430), dont les textes connaissent très tôt une large diffusion manuscrite, ou Marguerite de Navarre – dont un recueil partiel des œuvres est publié en 1547. Mais ces autrices, qui ont bénéficié d'une éducation

soignée, vivent à la cour. Dans les années qui précèdent l'entrée de Labé sur la scène éditoriale paraissent quelques ouvrages arborant un nom de femme sur leur page de titre : Hélisenne de Crenne (pseudonyme probable de Marguerite Briet); Jeanne Flore, dont le nom forgé sur celui de l'auteur Juan de Flores, réunit probablement un collectif d'hommes; Pernette du Guillet, dont on connaît fort peu de choses, Marguerite de Navarre, la sœur du roi...

Qui entreprend de proposer une biographie de Louise Labé se heurte à des obstacles de taille, dont, au premier chef, la distance temporelle. Sa vie est empreinte de légendes et de fictions. L'imagination y a trouvé un terrain de prédilection, se nourrissant de témoignages fantaisistes et parfois calomnieux ou confondant les confidences de la voix poétique avec la réalité biographique. Esquisser la vie de Louise Labé revient donc à interroger les archives et à composer avec les silences et les blancs, avançant avec des précautions infinies afin d'évaluer posément ce qui a déjà été conté et écrit, en situant la femme dans son époque, dans sa ville, dans son milieu.

Alors qu'en ces temps du « livre conquérant » – l'imprimerie à caractères mobiles n'a qu'un siècle –, la diffusion des savoirs et des idées nouvelles tout comme l'accès aux textes se trouvent facilités pour un public qui s'élargit. Le géant de Rabelais, Gargantua, le rappelle à son fils Pantagruel :

Des impressions si élégantes et si correctes sont en usage, elles qui ont été inventées de mon temps par inspiration divine, comme, à l'inverse, l'artillerie l'a été par suggestion diabolique. Le monde entier est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de bibliothèques très amples, si bien que je crois que ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni de Papinien, il n'était aussi facile d'étudier que maintenant.

Encore faut-il savoir lire et nourrir une curiosité qui s'épanouisse dans le foisonnement des lectures. Encore faut-il, surtout, passer de la lecture à l'écriture, et de l'écriture à la publication.

Par sa naissance, rien ne prédisposait Louise Labé, une femme issue d'un milieu d'artisans, à devenir l'une des plus grandes figures littéraires de la Renaissance française. Il existe donc un « mystère Louise Labé ». C'est ce mystère que nous proposons d'explorer et d'éclairer partiellement.



1

**(RE)NAISSANCE  
LYONNAISE**

**L**ouise Labé est lyonnaise. Cette identité se trouve affichée non seulement à l'orée de ses *Œuvres*, sur la page de titre de l'unique recueil publié sous son nom, mais aussi au sein de ses vers. Elle colore au fil des textes la voix de celle qui revendique son statut d'écrivaine. Lorsqu'elle naît à Lyon, à une date incertaine, entre 1516 et 1524, le royaume de France se trouve à l'aube de ce qu'on a nommé la Renaissance.

## **LE ROYAUME DE FRANCE À L'ÂGE DE L'HUMANISME**

Depuis 1515, François I<sup>er</sup> est roi de France. Issue de la branche cadette de la maison des Valois, le fils de Louise de Savoie et de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême, n'était pas destiné à monter sur le trône. Mais le roi Louis XII n'a pas d'héritier mâle : en vertu de ce que l'on a appelé improprement la loi salique, le jeune duc d'Angoulême se retrouve ainsi son successeur.

Élevé avec sa sœur Marguerite au château d'Amboise, François I<sup>er</sup> bénéficie d'une éducation royale influencée par l'humanisme qui se déploie alors dans la péninsule italienne et qui, à la faveur notamment des guerres d'Italie, pénètre progressivement en France. Sous la houlette de François de Moulins de Rochefort, le futur monarque lit les auteurs antiques qui bénéficient de traductions nouvelles, comme Jules César, érigé en modèle. Son amour pour l'art renaissant l'engage, une fois devenu roi, à faire bâtir ou embellir les demeures royales, comme Blois, Chambord ou Fontainebleau, qu'il fait décorer par des artistes italiens accueillis en France, tels Léonard de Vinci, Le Rosso, Le Primatice ou Niccolò dell'Abate, donnant naissance à un art proprement français perceptible en particulier dans ce qu'on nomme « l'École de Fontainebleau ».

L'entourage du jeune monarque s'attache très tôt à construire l'image d'un souverain humaniste, protecteur des lettres et des savants, lui-même poète. L'éminent helléniste Guillaume Budé, « maître de librairie » (c'est-à-dire responsable de la bibliothèque royale), appelle rapidement François I<sup>er</sup> à fonder en 1530 le Collège royal – le futur Collège de France – destiné à abriter des « lecteurs royaux » enseignant les nouvelles disciplines que la Sorbonne ne pratique guère et qui s'étoffent au fil des années :

grec, hébreu, mathématiques, langues orientales, médecine, éloquence latine, philosophie grecque et latine.

La sœur aînée du roi, Marguerite, est également mécène de divers écrivains et artistes. C'est aussi une autrice accomplie, dont on a conservé de nombreux poèmes et pièces de théâtre ainsi qu'un recueil de nouvelles inachevé, *L'Heptaméron*, qui imite le modèle célèbre du *Décameron* de l'Italien Boccace. Son premier mariage, en 1509, l'élève comme duchesse d'Alençon. Devenue veuve en 1525, elle épouse Henri d'Albret et devient reine de Navarre en 1527. Très proche de son frère, elle joue avec sa mère un rôle politique et diplomatique au côté du roi, qu'elle accompagne régulièrement dans ses voyages : à l'époque, la cour royale est itinérante, ce qui permet notamment au roi d'asseoir son autorité dans l'ensemble du royaume de France. La cour séjourne alors régulièrement à Lyon, qui se situe sur l'itinéraire militaire qui mène à l'Italie : en effet, les guerres d'Italie, déclenchées à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, se poursuivent par intermittence jusqu'à la fin des années 1550.

### **LYON, « CITÉ TRÈS-NOBLE ET TRÈS-ANTIQUE, AUJOURD'HUI SECOND ŒIL DE FRANCE »**

Dans ces premières décennies du xvi<sup>e</sup> siècle, la ville de Lyon est particulièrement brillante.

« Second œil de France », selon la formule de Jean Lemaire de Belges, elle constitue un creuset qui réunit femmes et hommes de tous horizons. Sa situation de port sur le Rhône, qui relie le nord et le sud de l'Europe, ainsi que de ville frontière entre le royaume de France et la Savoie, voie de passage vers la péninsule au temps des guerres d'Italie et trait d'union avec les villes suisses et l'empire, lui octroie le rayonnement d'un carrefour européen. Depuis la fin du siècle précédent, elle accueille quatre foires annuelles qui suscitent la jalousie d'autres grandes places du royaume, brassant devises, marchandises, livres, et idées. La confluence du Rhône et de la Saône ainsi que la proximité de la Loire lui font bénéficier des principales voies d'acheminement des marchandises. Dans son *Ode de l'Antiquité et excellence de la ville de Lyon* (1557), le poète Charles Fontaine, dans une vaste fresque enthousiaste, élève la gloire de Lyon à celle des puissantes villes d'Anvers et de Venise :

Où est la ville ayant tel bruit [= renommée]  
 En Changes, Foires, Marchandises ?  
 Nulle mieux que Lyon ne bruit,  
 Soient les Anvers, ou les Venises.  
 Vos honneurs, Consuls et Marchands,  
 Depuis le Gange à la Tamise  
 Heureusement s'en vont marchans [= en marchant],  
 Honneurs qui sont partout de mise.

S'y croisent et s'y côtoient les nations florentine, lucquoise, génoise, milanaise, allemande, suisse, espagnole et portugaise, qui défilent pour certaines lors des entrées royales tout au long du siècle. Nombreux sont les métiers qui bénéficient de ces multiples échanges et de cette vitalité commerciale. C'est alors que s'installent et prospèrent les tisseurs soyeux ou que s'activent les cordiers, ces fabricants de cordes indispensables au transport des marchandises, en particulier sur le Rhône, pour la batellerie, le voiturage, le ligotage des ballots, mais aussi l'armée et la marine, par-delà Lyon.

### **UNE RICHE FAMILLE DE CORDIERS : LES CHARLY**

Pierre Charly est l'un d'entre eux. Il s'est élevé progressivement, au fil de ses mariages et de sa carrière. En 1489, sa première union, avec Guillemette Decuchermois, veuve du cordier et « affaneur » (cultivateur) aisé, Jacques Humbert dit Labé, lui apporte une maison et un commerce, rue de l'Arbre-Sec, ainsi que le surnom de Labé, associé au commerce dont il a pris la suite par son mariage. Veuf en 1510, il épouse l'année suivante Étienne Roybet. De cette alliance naissent au moins trois fils, Barthélemy, François et Mathieu, ainsi que deux filles, Claudine et Louise. Les époux forment un ménage des plus cossus : en 1515, ils sont propriétaires de plusieurs maisons et du domaine

de la Gela, composé d'un colombier, d'une vigne et d'un bâtiment d'exploitation. D'après les travaux de Madeleine Lazard, c'est peut-être dans ce domaine que naît Louise Labé, qui perd très tôt sa mère, en 1523 ou 1524. À la mort de sa deuxième épouse, Pierre Charly convole avec Antoinette Taillard, la très jeune fille d'un boucher qui lui apporte non pas la richesse, cette fois, mais une nouvelle occasion d'ascension sociale : la corporation des bouchers est socialement supérieure à celle des cordiers. Deux enfants naissent de cette union, Jeanne et Pierre.

L'histoire de la famille Charly dite Labé, ancrée rue de l'Arbre sec à Lyon, est donc celle d'une ascension sociale au sein d'une ville dynamique, dont rendent compte les achats successifs, par Pierre Charly, de biens immobiliers mais aussi sa participation aux emprunts royaux ou son implication dans l'Aumône générale. L'institution a été créée en 1531 pour assister les pauvres à Lyon après la « Grande Rebeyne » de 1529, révolte née des pénuries de blé et du prix trop élevé des céréales qui avaient engendré une grande famine. Il est par ailleurs le fournisseur attitré de la ville de Lyon pour les cordes. Bref, il se pose comme notable. Son importance se lit aussi symboliquement dans la participation de son fils François, le frère de Louise, aux démonstrations des joueurs d'épée de la ville lors de l'entrée du roi Henri II et de la reine

Catherine de Médicis en 1548. Le roi a accédé au trône à la mort de François I<sup>er</sup>, l'année précédente. Conformément à la tradition, il parcourt son royaume et entre solennellement dans les villes qui organisent des festivités somptueuses à cette occasion. Les poètes et humanistes Maurice Scève, Guillaume du Choul, Claude de Taillemont et Barthélemy Aneau sont chargés par la municipalité d'organiser ces dernières. Aidés du peintre Bernard Salomon, ils élaborent des décors inspirés de l'architecture antique – que l'on redécouvre alors à la faveur de nouvelles éditions de l'architecte romain Vitruve – créent des perspectives devant lesquelles se déroule le défilé, imaginent des scénographies élaborées et montent une bataille navale sur le fleuve, ainsi que divers spectacles allégoriques sur les tréteaux desquels figurent des filles des bonnes familles lyonnaises. Les archives n'ont pas conservé le nom de Louise Labé parmi les participantes, dont beaucoup restent anonymes. Toutefois, la famille Charly contribue activement aux festivités offertes au couple royal. Alors que, cinq heures durant, métiers, nations étrangères de Lyon, municipalité et cour défilent au son des musiciens devant la tribune royale, douze gladiateurs – six vêtus de satin blanc, six de satin cramoisi – engagent « un combat à l'antique », répartis sur quatre rangs de trois à trois. François Charly figure parmi ces



gladiateurs. Une nouveauté très appréciée, inspirée de l'Antiquité, attire particulièrement l'attention : les combattants s'affrontent avec des armes distinctes, par exemple «une corsèque [sorte de lance], ou jagaie [harpon court], contre une épée à deux mains». On lit ainsi, dans l'élégant livret publié peu après afin de conserver la mémoire de l'événement, que «les autres [gladiateurs] combattaient de deux épées contre une épée et une imbrasature [bouclier rond], qui un pavois [large bouclier] le long d'un bras, et un pied de la largeur ployant en rond, les autres de l'épée et poignard bolonais contre épée et bouclier barcelonais» (*La Magnificence de la superbe entrée de la noble et antique Cité de Lyon*, 1548). Les gladiateurs s'affrontent durant une demi-heure, brisant une à une toutes les armes à force d'assauts, avant de rejoindre les rangs du cortège qui repart alors sous les yeux ravis du roi, grand amateur de ce combat, qui demande une nouvelle démonstration plus tard dans la semaine.

### **SOUS « LE CLIMAT LYONNAIS »**

La ville dans laquelle grandit Louise Labé est également habitée par les humanistes, écrivains et autres poètes. Perméable aux influences de l'Italie toute proche, elle accueille avec enthousiasme les premiers frissons de la Renaissance en France. Celui qu'on nomme alors le « prince des poètes français »,

Clément Marot, chante ainsi « Lyon, plus doux que cent pucelles », où il séjourne à plusieurs reprises. François Rabelais, médecin à l'Hôtel-Dieu, y publie *Pantagruel* (1532) et *Gargantua* (1534). Un groupe d'humanistes et de poètes néo-latins y fleurit dans les années 1530, parmi lesquels on rencontre le savant Guillaume Scève, mais aussi Jean Visagier, Gilbert Duché, Nicolas Bourbon, ou l'humaniste imprimeur et libraire Étienne Dolet. Cette vitalité se fonde sur des origines rêvées et sur une mythologie locale qui n'a rien à envier aux mythes antiques, en ce siècle de retour aux textes anciens. À la faveur d'une proximité phonétique, l'historiographe Jean Lemaire de Belges fait ainsi de Lyon la nouvelle Ilion, l'autre nom de Troie. L'ancienne capitale des Gaules, à la fondation mythique par le roi Lugdus, bénéficie ainsi de la grandeur antique qui passe de siècle en siècle de Troie à la Grèce, puis à Rome et enfin au royaume de France. Les auteurs se plaisent à imaginer la ville en nouvelle Athènes, à la faveur de rapprochements toponymiques parfois hasardeux tels que les livre par exemple Charles Fontaine au sujet de l'abbaye d'Ainay, située sur la presqu'île de Lyon :

Ainay, quasi comme Athenay,  
 D'Athéniens prend origine :  
 Cette opinion que j'en ai  
 Je la trouve, et ne la devine.

La découverte effective des traces de son passé antique prestigieux s'accompagne de la collecte patiente, de la part de ceux qu'on nomme les « Antiquaires » tels Guillaume du Choul, des inscriptions antiques, objets archéologiques, monnaies et autres témoignages d'une ville qui a vu naître deux empereurs romains, Claude et Caracalla. La mise au jour en 1528, dans un carré de vignes des pentes de la Croix-Rousse, de la table claudienne, en constitue l'un des moments forts. Sauvée par l'échevin humaniste Claude de Bellièvre, la table est aujourd'hui conservée au Lugdunum, musée archéologique de Lyon.

Ce bouillonnement humaniste qu'un érudit local, Antoine du Moulin, nomme le « Climat lyonnais » acquiert toute sa résonance dans le quartier de la rue Mercière, où s'activent imprimeurs et libraires. À partir du milieu du xv<sup>e</sup> siècle, l'imprimerie à caractères mobiles porte savoirs et idées nouvelles à travers l'Europe pour élargir considérablement le lectorat de chaque ouvrage. Depuis l'impression du premier livre à Lyon, par Barthélemy Buyer et Guillaume Le Roy en 1473, les presses lyonnaises se sont multipliées pour proposer au chaland pléthore d'œuvres, anciennes ou contemporaines, en latin et bientôt grec et hébreu, français, italien, espagnol, anglais, néerlandais, allemand, savoyard. Les foires sont l'occasion d'enrichir les

étals et d'expédier les livres lyonnais aux quatre coins de l'Europe. De grands noms de l'imprimerie œuvrent alors dans la cité : l'Allemand Sébastien Gryphe, pourvoyeur de belles éditions humanistes ; le grand libraire italianophile Guillaume Roville ; l'humaniste Étienne Dolet qui, accusé d'hérésie, finit brûlé place Maubert à Paris en 1546 ; Jean de Tournes, à l'origine d'une grande lignée d'imprimeurs, qui développe à partir du milieu des années 1540 une politique de promotion de la littérature en langue vernaculaire (principalement français et italien). C'est encore l'enthousiasme de Charles Fontaine, familier de ces hommes, qui offre le portrait le plus vif d'un artisanat encore jeune, porteur des promesses de la Renaissance :

En mille maisons au-dedans,  
Un grand million de dents noires,  
Un million de noires dents  
Travaille en foires et hors foires,

Sur estampe blanche mordant  
D'une merveilleuse morsure,  
Qui sans entrer avant dedans  
Dure sans fin et sans mesure

Et se fait connaître partout  
Où le soleil se lève et couche  
Avec honneur sans fin ne [= ni] bout,  
Tant bien sa morsure elle touche.

Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, entre cinq cents et six cents personnes vivent des métiers du livre à Lyon. Dans les officines et les boutiques des imprimeurs et des libraires – ces derniers ne possèdent pas de presses mais commandent et financent l'impression des ouvrages – se croisent parfois ouvriers et humanistes. Ces derniers ne constituent pas de simples acheteurs : ils suggèrent des ouvrages à imprimer, proposent des manuscrits d'éditions savantes ou de traductions, confient leurs propres œuvres à l'impression, voire collaborent avec les imprimeurs-libraires comme responsables éditoriaux ou même correcteurs. Derrière les murs des boutiques et des ateliers s'entrecroisent les effervescences artisanale, commerciale et intellectuelle.

## **DE LA FILLE DE CORDIER À LA FEMME DE LETTRES**

Si le dynamisme du monde du livre à Lyon s'est très probablement révélé décisif dans la formation de Louise Labé, tel n'est toutefois pas le milieu que fréquente Pierre Charly qui, semble-t-il, ne savait pas écrire – peut-être, en revanche, savait-il lire. De même, durant le XVI<sup>e</sup> siècle, la majorité des femmes du milieu artisanal dont est issue Labé n'avaient guère accès à l'écriture comme à la culture, et il semble que le frère de Louise, François, dont les archives permettent de suivre partiellement la

carrière, n'ait guère été instruit. On ne sait donc pas ce qui a porté Labé vers des lectures nombreuses dont l'empreinte marque profondément ses œuvres. Les jeunes filles du milieu de Louise Labé étaient généralement éduquées à la maison aux travaux féminins et, à la boutique, elles secondaient leur père puis leur époux. Faute de témoignages ou de documents conservés pour une période si ancienne, diverses hypothèses, parfois extravagantes, ont été formulées pour éclairer l'éducation et la formation de Louise Labé. S'il existait des petites écoles (non mixtes) que pouvaient fréquenter les enfants qui apprenaient à lire puis, plus rarement et dans un second temps, à écrire, la fréquentation de telles classes ne saurait expliquer les talents d'écriture et la science dont fait preuve Labé dans ses œuvres. Peut-être les enfants de Pierre Charly ont-ils bénéficié de précepteurs, et les filles auraient alors profité de leur enseignement auprès de leurs frères. Éveillée à la curiosité, Louise Labé aurait par la suite poursuivi ses lectures. Autre hypothèse : la jeune Louise Labé, enfant, a-t-elle été confiée à un couvent, par exemple la Déserte du côté de la Gela, située sur les pentes de la Croix-Rousse ? C'est l'hypothèse de François Rigolot. Elle y aurait appris les travaux d'aiguille, conformément à l'éducation des filles, quelle que fût leur origine sociale. Le couvent lui aurait aussi permis de côtoyer une religieuse ou

une abbesse cultivée, et même érudite. Cette dernière aurait pu enseigner les lettres, voire une langue comme l'italien (et peut-être le latin), à une enfant puis une jeune fille dont la vivacité et l'intelligence ont pu frapper.

La pratique de la langue italienne est favorisée par la situation de la ville, située non loin de l'Italie et accueillant une communauté italienne nombreuse et dynamique qui s'insère très rapidement dans la population jusqu'aux familles les plus puissantes, comme les Gabiano, les Strozzi ou les Gondi. Les banquiers florentins et lucquois, dans un premier temps, favorisent les échanges commerciaux de part et d'autre des Alpes. Les exilés hétérodoxes ou en délicatesse politique se réfugient pour certains à Lyon. En 1539, la ville accueille comme archevêque le cardinal de Ferrare Hippolyte d'Este. Petit à petit, la culture, la langue, les lettres italiennes gagnent une ville polyglotte que l'absence d'université, contrairement à Paris, rend plus perméable aux nouveautés – tant il est vrai que l'université est parfois un agent de conservatisme. Dans cette ville fortement italianisante, la jeune Louise Labé côtoie une langue qu'elle pratique elle-même en composant des vers italiens – un sonnet figure dans ses *Œuvres* de 1555. Elle a probablement lu des œuvres italiennes, en langue originale ou traduites. C'est à Lyon qu'un poète florentin protégé de François I<sup>er</sup>, Luigi Alamanni,

publie en 1532-1533 ses *Opere toscane* (*Œuvres toscanes*), en italien. Dès les années 1540 paraissent des éditions, en italien toujours, de Pétrarque et de Dante, qu'on trouve alors sur les étals du quartier de la rue Mercière, le quartier des imprimeurs à Lyon.

Louise Labé a également appris la musique, qu'elle ne cesse probablement pas de pratiquer. Évoquant, avec la modestie attendue d'une femme, la faiblesse de son esprit, elle précise qu'elle a « passé partie de [s]a jeunesse à l'exercice de la Musique », et le recueil met régulièrement en scène la poétesse maniant le luth dans ses sonnets. Cette éducation musicale rejoint ce que nous savons d'une autre poétesse lyonnaise contemporaine, Pernette du Guillet. En 1545, l'érudit Antoine du Moulin évoque la mémoire de cette dernière, emportée précocement par la mort, et rappelle ses talents pour jouer du luth et de l'épinette, une sorte de petit clavecin. S'il faut bien distinguer la femme du sujet poétique qui est également loué par les poètes du temps, toutefois, divers poèmes à la louange de Labé, publiés à la suite de son recueil de 1555, vantent à leur tour les talents de musicienne de la poétesse tout en évoquant son « luth argentin » : « Louise a main qui tant bien au Luth joue » (« Étrennes, à Dame Louise Labé »). L'autrice elle-même évoque dans ses vers l'instrument qui « contrôle » – c'est-à-dire qui note sur un registre – ses sentiments douloureux :



Luth, compagnon de ma calamité,  
 De mes soupirs témoin irréprochable,  
 De mes ennuis contrôleur véritable,  
 Tu as souvent avec moi lamenté.

(Sonnet XII, v. 1-4)

Pour le reste, il convient d'avouer notre ignorance concernant une période pour laquelle les archives sont assez peu abondantes. Jusqu'à l'exhumation récente par Michèle Clément et Michel Jourde de document d'archives relativement nombreux, la pauvreté des sources connues a pu, par le passé, dessiner un espace de fantasmes qui, se fondant sur des images poétiques et des vers de Labé ou de ses louangeurs, ont confondu vérité et fiction. Antoine du Verdier, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, a par exemple voulu imaginer la jeune femme, travestie en homme et prenant le nom de Capitaine Loys, s'illustrant au siège de Perpignan en 1542. Mené par le Dauphin Henri contre le grand rival de son père, l'empereur Charles Quint, qui tenait la place forte de Perpignan, le siège connut un lamentable échec. L'épisode est fort romanesque. Cependant, il est bien improbable qu'une fille de cordier s'y soit engagée, travestie en homme, pour participer aux entreprises de l'armée française. Tout cela ne peut être tenu que pour pure fantaisie.



# Bibliographie

Dans un souci d'accessibilité, la bibliographie, très succincte, se concentre sur les ouvrages francophones. Les articles et ouvrages italianophones et anglophones apportent toutefois un éclairage fondamental sur Labé, dont certaines de ces publications se font l'écho.

## BIOGRAPHIES ET ÉTUDES SUR LOUISE LABÉ

*Louise Labé : les Voix du lyrisme*, dir. Guy Demerson, Saint-Étienne, CNRS-Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1990. [Recueil d'articles de spécialistes.]

*Louise Labé 2005*, dir. Béatrice Alonso et Éliane Viennot, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 2005. [Recueil d'articles réunis pour le programme de l'agrégation.]

LAZARD Madeleine, *Louise Labé*, Paris, Fayard, 2004. [La biographie de référence, à compléter par les apports récents de la recherche.]

MARTIN Daniel, *Signe(s) d'Amante, l'agencement des œuvres de Louise Labé Lyonnaise*, Champion, Paris, 1999. [Ouvrage issu d'une thèse de doctorat, fondé sur l'analyse de l'organisation du recueil des *Œuvres*.]

O'CONNOR Dorothy, *Louise Labé : sa vie et son œuvre*, Paris, Les Presses Françaises, 1926. [Ouvrage issu de

la première thèse de doctorat consacrée à Louise Labé, qui propose pour la première fois de lire le recueil de 1555 comme une œuvre féministe.]

HUCHON Mireille, *Louise Labé : une créature de papier*, Genève, Droz, 2006. [L'ouvrage désattribue les *Œuvres* de Labé, bien que l'hypothèse ait suscité des débats chez les spécialistes.]

HUCHON Mireille, *Le Labérynth*, Genève, Droz, 2020. [L'essai prolonge et déplace l'hypothèse précédente, en maintenant la désattribution.]

RIGOLOT François, *Louise Labé Lyonnaise ou la Renaissance au féminin*, Paris, Champion, 1997. [La première étude d'ampleur en français au prisme du genre.]

CLÉMENT Michèle et JOURDE Michel, *Que sait-on des œuvres de Louise Labé Lionnoise (1555)?* : <https://ell1555data.huma-num.fr/> [Site web réunissant les documents, parfois neufs, autour des *Œuvres* et de la biographie de Labé.]

### CHOIX D'ÉDITIONS DES ŒUVRES DE LOUISE LABÉ

*Œuvres de Louise Charly, Lyonnaise, dite Labé, surnommée la Belle Cordière*, Lyon, frères Duplain, 1762. [Première réédition du texte complet depuis le xvi<sup>e</sup> siècle.]

*Œuvres de Louïze Labé Lionnoise*, éd. N. F. Cochard et Breghot Du Lut, Lyon, Durand et Perrin, 1824.

*Œuvres de Louïze Labé*, éd. Edwin Tross, Paris, Librairie Tross, 1871. [Curiosité bibliophilique, imprimée en « caractères de civilité » (qui imitent l'écriture cursive gothique française du milieu du xvi<sup>e</sup> siècle)].

*Œuvres de Louise Labé*, éd. Prosperè Blanchemain, Paris, Librairie de Bibliophiles, 1875. [La première édition à vocation scientifique des *Œuvres*, qui met à disposition des documents d'archives nouveaux pour l'époque, dont une transcription de son testament.]

*Œuvres de Louise Labé*, éd. Charles Boy, Paris, Alphonse Lemerre, 1887. [L'édition de référence jusqu'en 1981.]

Louise LABÉ, *Œuvres complètes*, éd. Enzo Giudici, Genève, Droz, 1981. [Cette édition érudite, fruit de plusieurs décennies de recherches, est destinée avant tout aux spécialistes.]

Louise LABÉ, *Œuvres complètes*, éd. François Rigolot, Paris, GF, 1986 (rééd. 2004). [Première édition grand public, offrant des analyses issues de la critique nord-américaine.]

Louise LABÉ, *Œuvres complètes*, éd. Mireille Huchon, Paris, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 2021 [Édition en orthographe originale, élaborée par l'autrice de *Louise Labé : une créature de papier*.]

Louise LABÉ, *Œuvres*, éd. Michèle Clément et Michel Jourde, Paris, GF, 2022. [Édition de poche très accessible, en orthographe modernisée, mettant à disposition les dernières découvertes sur l'autrice et le texte.]

## À propos de l'image de couverture

Cheveux élégamment crêpés, le visage tourné de face aux trois quarts, Louise Labé regarde le spectateur. Sa robe galonnée et ourlée de pièces finement ouvrées, agrémentée de crevures laissant entrevoir un linge fin et rehaussée d'un collier en sautoir orné de pierreries ainsi que d'un pendentif, signale son aisance. Sa coiffure, un chaperon paré d'une longue queue de velours noir dissimulant les cheveux, traduit, plus que d'autres coiffures féminines, sa dignité. Semés d'orfèvreries, les bordures d'oreillettes et le touret constituent des signes extérieurs de richesse et rappellent les portraits des dames de la cour par Corneille de Lyon ou par Clouet. À l'instar des poétesses italiennes et contrairement aux dames chantées par les poètes français contemporains, dont le portrait figure à l'orée des recueils de poésie amoureuse, elle ne désigne pas l'amant du doigt, elle ne tient pas de couronne ni de fleurs qui le récompenseraient. Le regard plongé dans nos yeux, elle est l'autrice : celle qui acquiert l'immortalité non pas par les vers de l'autre, mais par son propre chant.

Louise Labé, par Pierre Woeiriot de Bouzey, BnF,  
Réserve ED-5 (B)-FOL



L. B.  
LOISE LABBE LIONNOISE

1581  
P.V.





# Table des matières

<i>Le « mystère Louise Labé »</i> .....	6
<b>1. (RE)NAISSANCE LYONNAISE</b> .....	11
Le royaume de France à l'âge de l'humanisme, 12 – Lyon, « cité très-noble et très-antique, aujourd'hui second œil de France », 14 – Une riche famille de cordiers : les Charly, 16 – Sous « le Climat Lyonnais », 19 – De la fille de cordier à la femme de lettres, 23	
<b>2. LA « BELLE CORDIÈRE DE LYON » :</b> ÉPOUSE OU COURTISANE ?.....	29
Le mariage avec Ennemonde Perrin, 30 – Le quartier de Notre-Dame-de-Confort, 32 – Un ménage sans histoires ?, 35 – Du lucre et du stupre, 36 – Prise dans la polémique religieuse, 39	
<b>3. 1555 : LA PUBLICATION DES ŒUVRES</b> .....	45
Femme publiée, femme publique : l'affirmation d'une autrice, 46 – De prose et de rime : un recueil ambitieux, 54 – Graver les traits de l'autrice : le portrait de Pierre Woeriot, 62	
<b>4. ADMINISTRER ET LÉGUER SES BIENS</b> .....	65
Des lettres d'encre et des lettres de change, 66 – L'automne de la Renaissance et les troubles	

religieux, 70 – La maladie, le testament et la mort,  
77

5. PARCOURS D'UNE AUTRICE ET D'UNE ŒUVRE : LIRE LABÉ ET SE LIRE.....	81
L'ange ou la putain, 83 – Labé la rebelle, 87 – La redécouverte : donner à lire le texte et produire un savoir, 93 – Une autrice en dialogue, 96	
<i>La rime féminine</i> .....	100
<i>Bibliographie</i> .....	105
<i>À propos de l'image de couverture</i> .....	108

Achévé d'imprimer sur les presses  
de Sepec Imprimerie à Péronnas

Dépôt légal :

N° d'impression :

IMPRIMÉ EN FRANCE

